

BRASIER

d'Annaëlle Toussaere, KOUDPOINT

— *Recueil de textes* —



« Lâcher prise », Gloria Anzaldùa

Il ne suffit pas
de décider de s'ouvrir

Tu dois plonger les doigts
dans ton nombril, des deux mains
te fendre et t'ouvrir
répandre les lézards et les crapauds cornus
les orchidées et les tournesols,
retourner le dédale.
Le secouer.

/

Il ne suffit pas
de s'ouvrir une fois.
Encore tu dois plonger tes doigts
dans ton nombril, des deux mains
te déchirer,
en faire tomber rats morts et cafards
une pluie de printemps, de jeunes épis de maïs.
Retourner le labyrinthe.
Le secouer.

Cette fois tu dois lâcher prise.
Rencontrer la face ouverte du dragon
laisser la terreur t'avaler.
-Tu te dissois dans sa salive
-devenue flaque personne ne te reconnaît
-tu ne manques à personne
-on ne se rappelle même pas de toi
et le labyrinthe n'est même pas
ton œuvre.

/

Il n'y a personne
pour nourrir ton désir profond.
C'est comme ça. Tu devras
faire, le faire toi-même.

Et tout autour un vaste terrain.
Seule. Toi et la nuit.
Tu devras devenir amie de l'obscurité si
tu veux dormir la nuit.

Il ne suffit pas
de lâcher prise deux fois, trois fois,
cent. Bientôt, tout est
fade, insatisfaisant.
Le visage ouvert de la nuit
ne t'intéresse plus.
Bientôt tu retournes
à ton élément et
comme un poisson dans l'air
tu ne reviens à découvert
qu'entre deux respirations.
Mais déjà des branchies
poussent sur tes seins.

Extraits choisis de « Lâcher prise », Gloria Anzaldùa in
Terres frontalières, La Frontera, la nouvelle mestiza, Gloria
Anzaldùa, traduit de l'anglais et de l'espagnol par Nino S.
Dufour et Alejandra Soto Chacòn, Paris, collection Sorcières,
éditions Cambourakis, 2022

« Une femme repose enterrée sous moi », Gloria Anzaldúa

Une femme repose enterrée sous moi,
inhumée depuis des siècles, présumée morte.

Une femme repose enterrée sous moi.
J'entends son doux murmure,
le grésillement de sa peau de parchemin
en lutte contre les plis de son linceul.
Ses yeux sont transpercés par des aiguilles
ses paupières, deux mites palpitantes.

Une femme repose enterrée sous moi,
effrayée de se réveiller, effrayée de rencontrer
les ovales aux yeux absents des visages familiers.
Et choisir.

Une femme repose enterrée sous moi
rêvant qu'elle traverse
les cornes de la lune
et s'éveille au pied de son pont.

Une femme repose enterrée sous moi.
Vêtue de noir
la lune répand sa lumière -
une fragile peau de serpent
qui effleure mon visage.

Une femme repose enterrée sous moi.
J'entends son doux murmure,
le grésillement de ses ailes de parchemin
en lutte contre les plis de mon linceul.
Une femme repose enterrée sous moi.
J'émerge couverte de boue.
Des brindilles tombent de mes yeux.
Je me dresse, hume chaque fleur
touche les quatre directions
et les arbres en feu.

Dans mes mains
ma vie.

Poème extrait de l'anthologie *Je transporte des explosifs on les appelle des mots, poésie & féminismes aux États-Unis*, Paris, éditions Cambourakis, 2019.

« La famille », Lisette Lombé

On raconte
que là-bas,
les poètes se cognent les uns aux autres,
comme une brique
sur le crâne d'un ennemi.
On raconte que, là-bas,
le sol est jonché de milliers et de milliers de feuilles
blanches
et que chacune de ces milliers de feuilles
blanches a appartenu à une personne
abandonnée par les mots.
C'est un no man's land,
un terrain vague,
un gisement mort entre les strophes.
Tous/tes nous connaissons ce lieu.
Tous/tes nous connaissons cette peur de ne plus être
à la hauteur du texte précédent.
Tous/tes nous redoutons cet appel de la synchronicité
qui ne se chorégraphiera en rien.
Alors nous nous répétons,
mantra, mantra,
cela ne peut pas ne pas avoir de sens
cela ne peut pas ne pas être un signe
cela ne se peut.
Et les jours passent.
On s'échine, on s'obstine.
Pas une ligne, pas une rime.
Feuille blanche
Apnée, souffle court, apnée, feuille blanche,
Je dois écrire, je peux écrire, je veux écrire, je peux le faire.
Et les jours passent.
On s'aigrit, on s'agrippe à la fausse perle, la fausse pépite,
la pâle copie,
déjà-vu, déjà-lu, déjà-dit
prêt-à-porter, prêt-à-rapper, prêt-à-slamer,
Et puis, soudain ...
Ceux qui reviennent de là-bas parlent d'alignement
foudroyant ou de renaissance brutale.
Soudain, ton poème est là.

Devant toi.
Tapis rouge qui se déroule.
Comme écrit, comme sorti, comme jailli
d'une autre que toi
Certes, ton poème est encore à ciseler,
Certes, ton poème est encore à apprivoiser
mais il est là, devant toi, coup de poing immobile,
au milieu des milliers et des milliers de feuilles blanches
qui se mettent à tourner, à tourner et à tourner
autour de lui.
Écoute,
C'est une invitation
C'est une invitation à t'agenouiller.
C'est une invitation à enfin entendre ce que ton ventre,
ce que ton bide, ce que tes tripes ont à te dire ...
Alors tu demandes à autre voix à cet autre que toi :
« Mais qui sont tous ces mecs ?
Qui sont tous ces mecs qui se pressent
dans mon nouveau texte ?
Qui sont tous ces hommes ? »
Il en sort de partout. Ca grouille, ça bavouille.
Il en sort de partout, ça se bouscule à chaque paragraphe
Hashtag MeToo. Hashtag Balance Ton Porc
Hashtag Hashtag. Il en sort de partout.
Il y a les gros lourds des transports en commun,
les frotti-frotteurs, les « Hé Mad'moiselle ! »
les plaquants, les plaqué,
les loseurs, les chasseurs
les pas-vus, les pas-pris.
Et il y a l'oncle pansu, le babysit psychotique,
qui te course torse nu avec une fourche à la main.
Version trash de cache-cache. Si je t'attrape je t'empale.
Et le coach de basket qui te coince dans le vestiaire.
Je te tiens tu me tiens par la barbichette
et qui gagne ta culotte et qui gagne ta chaussette
du matos de première pour s'astiquer en cachette.

C'est la famille !
La grande famille !
La famille sans frontières,
Au dessus des lois, au dessus de toi, au dessus des droits.
Alors tu demandes combien ?

Tu demandes combien de femmes dans cette famille ?
Tu demandes combien de mères,
Combien de vagins empuantis ?
Tu demandes combien de tantines, combien de cousines pour
un seul de ces mecs restés impunis ?
Pour chaque Weinstein, pour chaque Epstein du dimanche,
chaque pseudo DSK, pseudo Woody, pseudo Cosby,
pseudo R.Kelly, pseudo Koffi, pseudo Polanski,
tu demandes combien ?

Combien de sœurs sous les sourires, sous les silences, sous
les convenances ?
Combien de déglinguées, de zombies, de dézinguées
de pommes pourries, de cramées de barges
fêlées, fânées, foutues,
combien de ventres morts, de fantômes, de fautives,
de fins de fille, de fins de vie ?
Combien ? Dites moi combien ?

Brûler brûler brûler, Lisette Lombé, Paris, éditions l'Iconopop
2020.

**Extrait de *Mouron des champs*, Marie-Hélène Voyer,
Québec, La peuplade poésie, 2022.**

nous inventerons des sinistres d'une beauté insolente
empestées de gaz et bardées d'allumettes
nous transformerons les champs les bosquets les marécages
en brasiers très lents
en plaines grésillantes arasées par le temps
nous traverserons les terres
nos flancs écorchés de ronces
nos seins échardés de pieux
nous sauterons les clôtures en chicane
nous flotterons dans les fumées ailées de fougères
nous volerons comme grives et piverts
nous deviendrons orageuses obstinées éprises d'aube
nous inventerons des ravages orgueilleux dans les nuées de
frappe-à-bord
nos épaules abriterons des roulements de grêle et des rires
d'étourneaux
nous maîtriserons l'art de l'esquive
nous avancerons fières fendant l'air de nos fouets d'herbes
folles
nous deviendrons flambeuses
attiseuses de fièvres lentes, ratoureuse et débraillées
nous avancerons fières fendant l'air de nos fouets d'herbes
folles
nous deviendrons orageuses obstinées éprises d'aube

Conception

Service culturel - Université Rennes 2

 **Impression**

Service imprimerie-reprographie

Université Rennes 2 - Février 2026

Licence d'entrepreneur de spectacles

Licence 1 : PLATESV-R-2020-004203

Licence 2 : PLATESV-R-2020-004300

Licence 3 : PLATESV-R-2020-004301



❖ Service culturel
Université Rennes 2
Place du recteur Henri Le Moal
CS 24 307
35043 Rennes cedex

❖ Contact
02 99 14 11 47
s-culturel@univ-rennes2.fr
culture.service.univ-rennes2.fr

